DE METUENDISSIMIS

N° 117.

ERRORIBUS POPULARIBUS IN MEDICINA,

IN HYGIENE, IN THERAPEUTICA;

TENTAMEN MEDICUM INAUGURALE

Quod deo favente in saluberrimâ Facultate medicâ parisiensi præsentibus judicibus die quartâ mensis junii, anno vigesimo millesimo octogentesimo trigesimo uno, pro gradu Doctoris summisque honoribus ac privilegiis rite ac legitime consequendis subjicit,

J.-Cl.-J. BEAUSSIER,

Baccalaureus in humanitatibus Academiæ parisinæ; quondam Chirurgus in quinto Societatis philantropicæ dispensatorio, nec non in militari nosocomio dicto (Val-de-Grâce) et in matridense francorum nosocomio.

Admonere voluimus non mordere prodesse non lædere. ERASMI.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge,
LAF., liv. 9, fab. 6.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	.....
Chimie médicale	ORFILA, *Président.*
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL, *Examinateur.*
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER, *Examinateur.* / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubois.
Bayle.	Gerdy, *Suppléant.*
Berard.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouillaud.	Lisfranc.
Bouvier.	Martin Solon.
Briquet, *Suppléant.*	Piorry.
Brongniart.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau, *Examinateur.*
Devergie.	Velpeau, *Examinateur.*
Dubled.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MEMORIÆ

DESIDERATISSIMÆ GENITRICIS!!!

OPTIMO DILECISSIMOQUE PARENTI,

Doctori medico valetudinarii hospitii civilis atque militaris, carcerum conciliique sanitatis consocius, urbe Blesense.

Quomodo tui obliviscar amantissime parens, obtot curas ergà me tantaque merita hoc opusculum pietatis munus seri monumentum laboris.

D. V. C. GRATISSIMUS FILIUS.

DILECTISQUE FRATRIBUS.

Utinam eadem inter nos amicitia permaneat et crescat adusque vitæ hujus exitum.

AMICO CARISSIMO PATRIS MEI AVUNCULO MEO,

Doctori medico urbe Vendocinense.

Memoriæ atque grati animi pignus.

J.-CL.-J. BEAUSSIER.

INTRODUCTION.

Obligé, pour un instant, de devenir auteur, je me détermine à repasser en revue les principales erreurs relatives à la médecine, à l'hygiène, à la thérapeutique; c'est dans l'espoir, trop téméraire peut être, de combattre ces mêmes erreurs, que j'entreprends ce travail, dont la faiblesse de mes moyens m'eût éloigné pour toujours, si la bonté de la cause que je veux défendre, et l'indulgence des savans professeurs que je dois avoir pour juges n'eussent enhardi ma défiance et relevé mon courage. Habitans de ce beau pays, de ces campagnes si riantes, avec qui j'ai déjà passé une partie de ma vie, et avec qui j'espère en passer le reste, c'est vous que je veux éclairer et armer de prudence contre ces erreurs déplorables. Si dans cet écrit obligatoire, dénué

de prétention comme de tout esprit de système, je n'ai pas entièrement atteint le but que je m'étais proposé, vous me saurez gré du moins de l'intention qui le dicta, celle de vous être utile.

DE METUENDISSIMIS

ERRORIBUS POPULARIBUS IN MEDICINA,

IN HYGIENE, IN THERAPEUTICA.

De tout temps il a existé des préjugés en médecine, et je pense bien qu'il en existera encore long-temps, parce qu'il y aura toujours des malades crédules, ignorans; mais si les gens de la campagne ou du peuple dans les villes veulent rester enfoncés dans leur ignorance, leurs préjugés, qu'au moins les gens qui, par leur éducation, sont au-dessus du commun, se persuadent bien des vérités que je vais essayer de leur démontrer, que les personnes préposées à la sûreté des citoyens, au maintien du bon ordre songent qu'il est aussi de leur devoir d'écarter tout ce qui peut compromettre la santé de ces mêmes citoyens. Je veux parler de ces médicastres ambulans, de ces charlatans qui exploitent si épouvantablement la bonne foi villageoise. Je prévois les objections; je le sais, des cures vraiment surprenantes ont été obtenues par ces médicastres. J'ai entendu proclamer dans le monde des cures opérées par des remèdes que nous autres appelons *quites* ou *doubles;* mais pour un guéri, combien de victimes de leur crédulité! Un médecin peut-il essayer un médicament qui ne réussira qu'une fois sur cent? Non, certainement; ce serait se jouer de la vie

des malades; l'emploi de semblables moyens a été si souvent funeste, les cures obtenues si rares, si contraires à la marche de la nature, que nous les regarderons comme non avenues. *Rara non sunt artis.*

Ceci vient, je crois, de l'opinion généralement adoptée, mais bien fausse, que toute maladie est guérissable. On accuse d'ignorance le médecin dont la conduite franche fait connaître l'impuissance de l'art, et alors on va consulter les charlatans; et ce n'est que lorsque la maladie a fait de rapides progrès, que l'heure fatale approche, qu'arrivent les confidences. Ce sont de ces roses que les médecins cueillent quelquefois. Les gens du monde conviennent tous que l'entrée du temple d'Épidaure est interdite aux profanes, que jamais ils n'y pénétreront; et cependant tous veulent donner des avis : la conduite du médecin est critiquée, ses ordonnances changées souvent. C'est une fatalité à laquelle les médecins seront encore bien long-temps soumis; et si seulement parmi les médecins on rencontrait cette déférence, cette harmonie si désirables! mais non. *Nihil est pejus invidiâ medicorum.*

Il faut qu'un jeune docteur, à son arrivée, soit assailli par la critique, et souvent la calomnie, la mauvaise foi. Il doit s'attendre à toute injustice; il lui faut du courage vraiment pour soutenir cet assaut.

J'arrive enfin à l'exposition des diverses erreurs qui m'ont semblé les plus dignes de l'attention du médecin.

Contagion des scrophules. La contagion des scrophules, admise par bien des auteurs et enracinée profondément dans l'opinion du vulgaire, doit être absolument rejetée aujourd'hui, qu'une multitude d'expériences irrécusables en a constaté l'impossibilité. Les contagionistes veulent que les scrophules soient contagieuses, malgré tout, parce que quelques nourrices scrophuleuses ont pu communiquer cette affection à leurs nourrissons; mais cela ne prouve pas que la maladie soit contagieuse. Un être aussi faible qu'un enfant à la mamelle, qui ne reçoit pour toute nourriture que le lait vicié d'une

femme malade, doit nécessairement contracter une constitution délicate, qui l'expose aux maladies du système lymphatique ; mais c'est seulement en recevant un lait peu substantiel, mal élaboré, en un mot, un mauvais aliment, qu'il acquiert une disposition aux scrophules. On voit les mêmes effets produits par le lait d'une femme enceinte, quoiqu'en aucune manière attaqué de scrophules.

L'on a encore été porté à admettre la contagion des scrophules parce que dans une même famille on rencontre plusieurs enfans scrophuleux. Il me semblerait plus naturel d'admettre que les enfans d'une même famille, partageant le même genre de vie, exposés aux mêmes influences, aux mêmes causes, doivent être nécessairement affectés simultanément de la même affection. Il est certainement des maladies contagieuses, mais au moins offrent-elles des preuves de contagion que personne n'osera jamais révoquer en doute. Et d'abord existe-t-il un seul fait qui prouve d'une manière satisfaisante que cette maladie se soit communiquée par le contact d'un individu à un autre? Non, cette maladie ne consiste pas dans un virus, mais bien dans une constitution particulière sous l'influence de causes aussi toutes particulières : elle n'est donc pas contagieuse.

Combien d'expériences, faites publiquement, qui démontrent jusqu'à l'évidence que l'on n'a jamais pu transmettre les scrophules ni par le contact, ni par l'inoculation. Le célèbre *Hallé*, trop tôt enlevé à la science, a répété les belles expériences de *Pinel* et de M. *Alibert*. M. *Richerand* et d'autres, après lui, ont aussi tenté d'inoculer le prétendu vice scrophuleux sur un grand nombre de chiens, et aucun de ces animaux n'a jamais présenté le plus léger symptôme de cette affection. Il serait possible de conclure des faits que je viens de rapporter, que la maladie scrophuleuse n'est point contagieuse ; mais comme les contagionistes ont objecté que ces expériences ne suffisaient pas pour détruire leur opinion, en ce que le virus peut être contagieux d'un homme à un autre homme, et ne pas l'être de celui-ci sur un animal. Rappelons-leur toutes les expériences hardies du célèbre *Krotum*, médecin allemand, qui frictionna le cou d'un enfant avec du

pus provenant d'un scrophuleux ; chez un autre, il inocula ce même liquide dans une plaie faite derrière l'oreille, et jamais ces enfans n'ont présenté aucune trace de la maladie.

Les Annales de la science ne parlent-elles pas du courage de M. *Lepelletier*, qui s'inocula plusieurs fois, et en présence de bien des témoins, du pus provenant d'une tumeur scrophuleuse, sans que sa santé en ait été dérangée. Les faits sont donc assez multipliés pour servir de base à notre opinion et nous autoriser à nier la contagion des scrophules. Considérons donc cette vérité comme bien établie ; pour ma part, j'en suis tellement convaincu, que je n'hésiterais pas un instant à répéter ces expériences sur moi-même, en présence de quiconque pourrait encore avoir le moindre doute à cet égard. Les scrophules sont endémiques dans les lieux bas, humides, froids, dans les gorges des montagnes, dans les vallées profondes, dans les pays marécageux, en un mot, dans tous les endroits où l'air circule mal, où l'on est presque constamment privé de la douce et salutaire influence du soleil : voilà pourquoi cette maladie, qui n'est qu'un étiolement animal, s'observe fréquemment dans certaines contrées de l'Europe, telles que l'Angleterre, l'Irlande, les Pays-Bas, la Hollande, l'Auvergne ; ce sont encore les mêmes causes qui déterminent cette affection sur les habitans des grandes villes, qui logent dans des quartiers mal aérés, dans des rues très-étroites et obscures ; puisque les riches, qui habitent les rues les plus belles, les plus spacieuses, qui vont chaque jour respirer le grand air, n'en sont point ou presque jamais atteints.

Il n'en est pas de même pour l'hérédité, qui est bien incontestable, et d'ailleurs admise par les médecins. Je passerais outre, puisque je n'ai voulu que combattre les erreurs ; mais ici encore il en existe une, ce n'est pas l'hérédité considérée en elle-même, mais c'est le point de vue sous lequel le vulgaire l'envisage. C'est là malheureusement le chapitre le plus triste de notre histoire. S'il est cruel, en effet, de penser que nous ayons beaucoup à souffrir de nos propres fautes, il est plus cruel encore de penser qu'il faille souffrir pour les fautes

des autres. Quoi, nos parens auraient pu nous transmettre leurs traits, leur force, leur constitution, leur stature, en un mot tout leur physique, même leurs goûts, leurs talens, et leurs maladies seules resteraient incommunicables ! Nous pourrions hériter de leurs vices et de leur vertu, et nous ne pourrions pas hériter de leurs infirmités; heureuse exception, si elle était vraie, mais tout s'accorde malheureusement à la démentir. Je n'entends pas par *héridité* que les parens transmettent à leurs enfans le virus scrophuleux : s'il en était ainsi, pourquoi dans une famille dont le père et la mère sont scrophuleux plusieurs des enfans se trouvent-ils exempts de cette maladie et les autres en sont-il attaqués? pourquoi cette affection ne se développe-t-elle pas au moment même de la naissance, au lieu de ne paraître qu'à trois ou quatre ans et quelquefois plus tard? Je ne doute pas que les parens ne communiquent à leurs enfans des dispositions propres à développer en eux cette maladie; mais ces dispositions doivent être corroborées par d'autres causes qui la font naître; ce sont les excès sans nombre, les mauvaises habitudes, un régime malsain, les lieux que nous habitons. Il reste donc bien démontré que nous tenons de nos parens, il est vrai, une constitution mauvaise, que nous serons affectés de la même manière si nous vivons soumis aux mêmes influences; mais ces maladies ne sont pas essentiellement héréditaires, puisque nos propres actions, notre régime, les endroits que nous habitons peuvent les provoquer, mais peuvent aussi nous en garantir. Ainsi, que les malheureux enfans atteints de scrophules ne soient plus séparés de leurs frères et sœurs, qu'ils ne soient plus ainsi séquestré dans la crainte d'une contagion tout à fait chimérique. S'ils sont d'âge à sentir leur position, il deviendront moroses, chagrins. Vraiment il y a de la cruauté à traiter ainsi en pestiféré un être déjà trop à plaindre d'une infirmité qu'il doit aux parens qui le repoussent. Au lieu d'éloigner de tout l'enfant scrophuleux, ils doivent au contraire le laisser rarement seul. Cette maladie est très-curable, mais ce ne sera certainement pas en employant des potions, des élixirs, des apozèmes, des tisannes, des cataplasmes antiscrophu-

leux, et tant d'autres moyens plus ou moins absurdes. Un air pur, de bons alimens, un exercice modéré, auront bientôt singulièrement amélioré son état.

Vaccine. Il est vrai que quelquefois le hazard a amené des découvertes extraordinaires; mais le temps, l'étude, l'observation éclairée par l'expérience en ont seuls révelé la véritable importance, et constaté les succès et l'utilité. Cette vérité, qui se rapporte à toutes les sciences, reçoit une application toute particulière aux découvertes médicales. C'est là surtout que l'habitude de l'analyse, une sage temporisation, un examen réfléchi, une recherche attentive des causes, une juste appréciation des effets pour en reconnaître l'identité, deviennent indispensables et constituent les devoirs principaux que doit s'imposer celui qui se dévoue à la noble profession de secourir ses semblables. Il serait au moins inutile de rappeler ici les ravages occasionés par les épidémies de variole, par ce fléau dévastateur qui, n'épargnant ni le sexe, ni l'âge, précipite prématurément au tombeau une foule de victimes. Médecin philantrope, je ne dois pas mépriser les clameurs de l'ignorance; il est de mon devoir de combattre toutes les erreurs, qui jusqu'ici ont certainement enrayé la marche de cette belle découverte. Oui, il se trouve des gens, oserais-je le dire, des médecins qui la repoussent avec une ignorante obstination, des mères qui ne veulent pas en faire profiter leurs enfans. Elles ont cependant de beaux exemples devant les yeux. Le vainqueur de l'Univers n'hésita pas à lui confier l'espoir de sa dynastie; Louis XVIII ne crut pas compromettre le rejeton précieux que la Providence donnait à son auguste famille. Et c'est au XIX^e^. siècle, dans le siècle des lumières, qu'à Paris, comme en province, il existe encore des préjugés contre la vaccine.

Si la découverte de *Jenner* eût eu lieu dans les temps d'ignorance et de barbarie, si elle se fut montrée lorsque l'Europe entière était plongée dans les plus épaisses ténèbres, et lorsque les peuples n'agissaient que d'après les augures, les oracles, on s'étonnerait peu d'ap-

prendre que des obstacles sans nombre s'opposèrent à sa propagation. Mais à l'époque où nous vivons, quand la lumière j'aillit de de toutes parts, quand la plus saine philosophie dirige toutes les recherches scientifiques, croirait-on qu'il existe des êtres assez dépourvus de sens pour nier les avantages inappréciables de cette belle découverte. Par elle nous voyons cependant chaque jour disparaître un fléau qui non-seulement décimait l'espèce humaine, mais encore mutilait une partie de celle qui restait. Les motifs qu'allégue le peuple pour justifier l'indifférence qu'il manifeste envers ce moyen conservateur sont la conséquence naturelle, inévitable du langage de ses détracteurs; aussi que de faux raisonnemens il a fallu combattre, que d'obstacles à surmonter encore (1).

Premier préjugé. La variole est innée. Nous naissons avec le germe de cette maladie, et si donc on empêche le germe de se développer il peut en résulter les plus graves inconvéniens.

Qu'elle assertion fausse! Pour que le germe de la variole fut inné. il faudrait de toute nécessité qu'il eût existé de tout temps, et cette maladie n'est connue que depuis douze-cents ans environ.

Deuxième préjugé Comment croire qu'un seul bouton vaccinal, le plus souvent développé et guéri sans trouble bien appréciable dans la circulation, puisse préserver d'une maladie si souvent mortelle?

Cette objection n'est que spécieuse. Les gens du monde croient que la peau seule est soumise à l'influence salutaire du vaccin, et que c'est en elle seulement que se développe cette force inconnue qui ferme tout accès à la contagion variolique; mais c'est bien évidemment sur tous les organes que s'exerce cette impression préservatrice. Dans la piqûre de la vipère, la peau seule est soumise à l'in-

---

(1) Je me plais à rendre ici hommage au zèle philantropique infatigable avec lequel M. le docteur *Desparanges* a concouru à répandre la vaccine dans le département de Loir-et-Cher.

fluence délétère du venin. Je pourrais citer encore l'absorption du virus syphilitique? Le changement qui a lieu dans tous les organes à la suite de l'insertion du virus vaccin ne peut s'opérer sans une réaction de tout le système sanguin. Cette réaction n'est pas toujours perçue, mais elle n'en existe pas moins. D'ailleurs l'expérience, plus éloquente en médecine que le raisonnement le plus méthodique, prouve l'efficacité préservatrice de la variole par un seul bouton vaccinal, mais à chaque bras. MM. *de Lens* et *Marc* ne veulent pas qu'on prenne du vaccin sur un enfant qui n'offre qu'un seul bouton. M. le docteur *Raymond* assure que l'expérience lui a prouvé qu'une personne vaccinée d'un seul côté n'est point exempte de la variole. Il cite l'épidémie qui ravagea le département de Vaucluse; tous ceux qui furent atteints, ou n'avaient pas été vacciné, ou ne l'avaient été que d'un seul côté; ce médecin vaccina par mesure de sureté un certain nombre de personnes. L'opération réussit très-bien du côté ou elle avait échoué anciennement, et échoua de l'autre. Il y avait en effet une différence notable dans l'aspect des cicatrices. On peut très-bien, d'après ces faits ce me semble, expliquer pourquoi des individus qui prétendaient avoir été vaccinés ont été cependant atteints de variole (1).

Je reviens à la question primitive. Je disais qu'un seul bouton vaccinal à chaque bras préservait très-bien de la variole. Les membres du Comité de vaccine en ont cité d'assez nombreux exemples pour dissiper les craintes que l'on pourrait encore avoir à cet égard. Les gens du monde refusent à la vaccine la durée de son efficacité préservatrice. Si, comme l'a dit Baglivi : *Medecina est temporis et experientiæ filia...*

L'observation de tout ce qui s'est passé dans les épidémies varioliques qui n'ont pu atteindre des individus vaccinés depuis deux, trois,

---

(1) Notre du rédacteur de la Clinique. Juin 1830.

six, dix ans et bien plus, combat victorieusement l'assertion toute gratuite des incrédules.

On a reproché à la vaccine l'inconvénient bien grave, s'il était fondé, d'introduire dans l'économie animale le germe de maladies tout à fait étrangères jusqu'alors aux individus. Mais non, mille fois non, le virus vaccin ne s'allie avec aucun autre. Dans le grand nombre d'essais faits sur des sujets dartreux, galeux, teigneux, scrophuleux, on a toujours pu prendre intact et sans aucun mélange le fluide vaccin, lequel n'a jamais produit sur le sujets auxquels on l'inocula que la vaccine seule, sans autre complication aucune. M. *Husson,* qui certes peut passer pour une autorité en fait de vaccine, soutient que le virus vaccin est toujours *sui generis,* qu'il se renouvelle indépendamment des circonstances maladives de l'individu sur lequel il est inoculé. Il a développé ce fluide sur des sujets dartreux, vénériens, galeux; il la repris sur ceux-ci pour l'inoculer à des individus parfaitement sains, et jamais il n'y eut le plus léger symptôme d'affection herpétique, syphilitique ou psorique. M. *Arnal,* chirurgien à Pontoise, a pris du vaccin à des boutons d'un enfant atteint de l'affection psorique la plus prononcée; il inocula ce vaccin à beaucoup d'enfans, et jamais il ne s'est présenté aucun bouton qui pût être assimilé à ceux dont était couvert l'enfant. M. *Alibert,* médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis, où l'on ne reçoit que les personnes affectées de maladies cutanées, a vacciné plusieurs malades; l'un était teigneux, l'autre dartreux, l'autre scrophuleux; chez tous les boutons vaccinaux ont parcouru leurs diverses périodes avec régularité. M. *Richerand,* premier chirurgien du même établissement, a inoculé le virus vaccin au milieu d'une dartre vive située au bras; les boutons ont été très-beaux. Du fluide vaccin, pris à ces mêmes boutons, a été inoculé à d'autres sujets, et n'a nullement produit de dartres. A l'hospice des Capucins, j'ai été à même de me convaincre de plus en plus de l'inocuité absolue du virus vaccin. J'ai vu M. *Cullerier* oncle vacciner des syphilitiques: les boutons se développèrent très-bien; le fluide vaccin pris sur eux n'avait rien contracté des principes délétères et bien contagieux

du virus syphilitique, puisque des enfans vaccinés avec ce virus vaccin n'offrirent jamais aucun symptôme d'une affection syphilitique.

Admettons donc l'inocuité du virus vaccin, quelle que soit son origine. J'ai prouvé, je crois, par des faits certains, irrécusables, qu'il ne laisse après lui aucune affection dont on puisse l'accuser. Un médecin fera cependant mieux de ne pas heurter de front les préjugés établis dans le monde; il se fera un devoir de tirer son vaccin d'une bonne source, quand cette condescendance ne servirait qu'à tranquilliser le moral des parens.

Livres de médecine. Loin de moi la pensée d'attaquer les vastes connaissances et les qualités estimables du fameux médecin de Lausanne, et de *Buchan;* ils n'ont eu l'un et l'autre, je n'en doute nullement, d'autre but que celui de se rendre utiles à leurs compatriotes; il serait facile cependant de prouver que la lecture de ces ouvrages a fait bien des victimes. Les meilleurs esprits peuvent se tromper. Personne ne respecte plus que moi les motifs qui font agir MM. les curés, les personnes riches qui habitent la campagne; mais on peut être égaré par les plus louables intentions. Tout en rendant hommage à leur philantropie, je leur dirai que rien n'est plus difficile que de connaître une maladie et de savoir administrer à propos le remède convenable; toutes les lectures ne leur donneront jamais ce tact médical indispensable, ces connaissances si étendues, si variées, qu'exige impérieusement l'application de la médecine et que de longues études peuvent seules donner. Ici, la bonne foi ne suffit pas; il faut des lumières, je l'ai déjà dit, et j'ose le répéter. Non, la thérapeutique ne pourra jamais être popularisée; il n'est pas d'erreurs innocentes en médecine alors qu'on en vient à la pratique. On peut se tromper en littérature, sans qu'il en résulte rien de fâcheux; la saine critique et le bon goût ont bientôt fait justice d'un mauvais poète, d'un orateur sans talent; mais en médecine toute méprise est funeste. M. *Richard* rapporte l'exemple d'un homme vigoureux, encore jeune, pris tout à

coup d'une violente douleur dans le côté droit du thorax; l'inspiration était très-douloureuse, précipitée; l'expectoration sanguinolente, toux presque continuelle; il ne parle pas du râle crépitant, mais je présume que ce dernier signe existait: ainsi cet individu avait bien évidemment une pneumonie. Cet homme tombe entre les mains d'un de ces donneurs d'avis : ce dernier venait de lire un traité sur les glaires, où il avait vu relatés les bons effet des toniques; il prétend donc que le malade est étouffé par des glaires, lui fait avaler plusieurs verres de vin blanc dans lequel il avait fait infuser du poivre. L'infortuné succombe presque dans les bras du médecin mandé. Qui l'a tué? C'est le médecin; on accusera l'impuissance de l'art : ce sont de ces roses que nous cueillerons quelquefois. Le sensible et éloquent *Petit* a bien dépeint dans ce peu de vers la malveillance et l'ingratitude de certains hommes :

Le méchant flétrira ta conduite, ta foi,
Le calomniateur te prêtera des crimes,
L'homme trompé croira ses discours légitimes;
On t'accusera seul sans penser que le Ciel
Fit à l'homme en naissant la loi d'être mortel.

Abus des médicamens. — Natura morborum medicatrix. Hippocrate, doué d'un génie fécond et observateur, ne s'est rendu le père de la médecine qu'en s'exerçant à connaître la marche de la nature et les diverses modifications que les maladies apportent à ses lois. C'était sur les ressources de la nature et l'importance de ses opérations qu'il fondait la guérison des maladies Sa thérapeutique était toute simple : elle ne consistait que dans un petit nombre de médicamens (*medicina optima interdum nullam medicinam facere*); il savait choisir le moment opportun. Tant que la nature lui semblait se suffire à elle-même, il restait tranquille spectateur. La médecine aurait fait de rapides progrès, si depuis *Hippocrate* on eût toujours observé attentivement

la nature ; mais les médecins qui vinrent après lui ne trouvèrent rien mieux que de surcharger la mémoire d'une série épouvantable de recettes médicamenteuses.

La polypharmacie fut accueillie par tous les malades, qui crurent par là trouver un prompt soulagement aux maux qui les tourmentaient ; le public mesura d'après le nombre des remèdes prescrits le degré d'estime et de confiance qu'il pouvait accorder. Les sciences médicales, ainsi tombées dans un véritable empirisme, seraient devenues un vrai fléau pour l'humanité, si des génies éclairés ne fussent venus reproduire la doctrine de l'observation. Alors parut *Sydenham*, qui, marchant sur les traces d'*Hippocrate*, se montra le ministre et l'interprète de la nature, s'éleva avec force contre l'abus qu'on faisait des médicamens (*medicamentorum varietas ignorentiæ filia est*) ; il était bien persuadé, et il serait bien à souhaiter, que tous les médecins d'aujourd'hui fussent également convaincus que c'est aux remèdes donnés à contre temps qu'il faut attribuer les maladies les plus graves. Je pourrais citer encore d'autres noms bien chers à la science, des *Baglivi*, des *Stahl*, des *Boërhaave*, *Hoffmann*, *Lorry*, *Zimmermann*, *Chaussier*, *Pinel*.

On a voulu qu'il existât des spécifiques ; mais est-il possible d'admettre une erreur semblable à l'époque où nous sommes ; je n'entrerai même pas en discussion. En général, les maladies aiguës demandent très-peu de médicamens ; ces affections sont ordinairement l'apanage d'une constitution forte, robuste, pléthorique. La nature, la plupart du temps se suffit à elle-même, opère plus promptement une crise favorable que n'aurait fait le médecin avec tous ces remèdes. On tient à peine compte des signes et des symptômes, on néglige l'examen des causes, des tempéramens, des âges, des sexes, des idiosyncrasies, des habitudes ; on ne fait aucune étude des indications thérapeutiques, on nomme où on qualifie à la hâte l'affection qui se présente, et on prodigue des remèdes au hasard. N'est-il pas humiliant pour l'humanité qu'un empirisme aussi aveugle obtienne

toujours la généralité des suffrages, et que tant de prétendus guérisseurs ne doivent leur faveur populaire qu'aux préjugés dont ils sont imbus. Ainsi la plus belle profession est journellement profanée par d'audacieux charlatans ; de tels médicastres l'emporteront sur des praticiens très-éclairés, mais trop modestes. Il faut entendre *Hippocrate*, comme il parle de l'usage avantageux ou nuisible des médicamens : « Ceux qui sont utiles, dit-il, le sont par l'administration bien or- « donnée qu'on en fait ; ceux qui sont préjudiciables deviennent tels « parce qu'on en abuse ; le bon emploi des médicamens est donc « l'âme de la pratique. Un bon remède n'a d'action qu'autant qu'il « est administré par une main exercée. »

L'abus des purgatifs a toujours causé et causera encore long-temps la mort d'un grand nombre d'imprudens obstinés ; c'est un préjugé enraciné, qu'on ne peut être bien guéri d'une maladie sans avoir été purgé plusieurs fois ; aussi, dès qu'un individu éprouve la plus légère indispostion, ce n'est point le médecin qu'il consultera, mais bien une commère, un herboriste, qui ne manqueront pas de lui conseiller un purgatif, un vomitif ; et si, après s'être ainsi purgé, émétisé, il ne sent point ses forces revenir, il ne manquera pas de se gorger de vin chaud bien aromatisé ; c'est alors qu'il se décidera d'appeler un médecin. Lorsque j'ai dit que les maladies aiguës nécessitaient fort peu de médicamens, je n'ai cependant pas prétendu dire que le médecin devait se borner à en étudier la marche sans agir ; non certainement : dans le traitement d'une pneumonie, d'une péritonite, d'une encéphalite, d'une fièvre intermittente pernicieuse, les momens sont précieux, il faut agir promptement, sans cela la maladie marche et peut devenir mortelle. Rien ne prouve mieux l'abus qu'on fait des médicamens que le traitement des maladies des pauvres. Il en est bien autrement chez les riches ; ils veulent qu'on n'emploie pour les guérir que des substances tirées à grands frais des pays étrangers, et qui, par leur rareté, leur prix excessif, ne soient pas à la portée de tout le monde. Préjugé insensé que les médecins devraient bien déraciner. « *Delendum est præjudicium nonnullorum ægrorum*

« *putantium morbos feliciùs non sanari quàm per grandia et copiosa* « *remedia, dùm verò facilia vel minoris impensæ præscriptæ vident* « *dubiâ mente sumunt et despiciunt* » (Baglivi.) Mais c'est surtout dans le traitement des maladies chroniques qu'on a abusé des médicamens. La nature encore peu connue de ces affections, leur marche longue, obscure, leur longue durée, n'ont pas peu contribué, j'en conviens, à multiplier les moyens thérapeutiques. Combien, par exemple, n'a-t-on pas abusé, dans le traitement des affections chroniques de l'estomac, de l'abdomen, de ces prétendus fondans, désobstruans dont les vertus sont aussi fausses que l'idée conçue sur la nature même de ces maladies ! combien cette manière d'agir est éloignée de celle tracée par Hippocrate (*In chronicis pauca remedia requiruntur*)! C'est d'après ces principes sages que doit se conduire tout médecin instruit, s'il veut guérir sûrement ses malades, il ne doit faire usage que de remèdes simples dont les vertus sont bien constatées ; car plus il est difficile d'apprécier l'action des médicamens, plus il est important de ne pas en employer un grand nombre à la fois. Que peut-on attendre, en effet, de ces formules si compliquées, de ces substances dont les propriétés se détruisent réciproquement ? C'est en méditant sur les écrits d'*Hippocrate* qu'on trouvera la vraie méthode à suivre dans le traitement des maladies. Jamais on ne doit agir avec témérité ; l'on devra plutôt rester simple spectateur, que d'aller provoquer un trouble qui pourrait enchaîner les forces de la nature ; jamais on ne doit médicamenter sans indications évidentes : soyons avares de médicamens.

Systèmes. — Médecine physiologique. En médecine, l'esprit de système est aussi pernicieux que l'esprit de parti en politique : il entrave la marche de la science. Il doit être rejeté. Tous les jours les médecins vraiment dignes de ce beau titre ont à gémir des fautes énormes commises par les partisans outrés de la médecine physiologique. Dieu veuille que leur aveuglement cesse, qu'enfin ils reconnaissent de combien d'écueils terribles cette route est parsemée ; qu'il leur faut évi-

ter de toute nécessité, ou plus de salut pour les malades qui réclameront leurs soins ! La manière de voir des médecins qui se disent *médecins physiologiques* est tellement exclusive, leur confiance en eux-mêmes est tellement grande, qu'ils ne s'aperçoivent pas des fautes qu'ils commettent. C'est à la nature qu'ils s'en prennent quand ils éprouvent des revers, comme si la nature n'était pas mille fois plus sage qu'eux; que ne respectent-ils plus souvent les intentions de cette nature, ils verraient bientôt combien ses ressources sont précieuses, et qu'elle part active elle prend à la guérison des maladies. Soyons éclectiques, prenons le bien où il se trouve. Qu'il me soit permis de citer ici M. *Gasc*, médecin de l'hôpital militaire de la Garde-Royale, dont le savoir égale la modestie. C'est en suivant sa visite que je me suis convaincu qu'un système, quelque erroné qu'il soit, peut avoir de véritables succès dans des mains habiles. M. *Gasc* est médecin physiologiste; il saigne lorsque le cas l'exige ; mais, loin de sangsurer tous ses malades, comme on le fait aujourd'hui, il se contente de les soumettre à un régime, à quelques jours de repos, et il est rare qu'à l'aide d'un traitement en apparence aussi simple, mais presque toujours suffisant, il ne conduise tous ses malades à une prompte guérison. Je pourrais encore citer un modèle à suivre : M. *Rampont*, médecin en chef de l'armée d'Espagne, maintenant premier professeur à l'hôpital Militaire de Metz. Voilà les hommes qu'il fallait à M. *Broussais* pour assurer à sa doctrine le succès qu'il avait le droit d'en attendre. Que ne les a-t-il pris pour défenseurs, au lieu de confier sa cause à des jeunes gens sans expérience, qui s'imaginent que de belles phrases et de beaux raisonnemens suffisent pour subvertir des faits confirmés par une longue série de siècles. Qu'ils se désabusent, les ressources de la dialectique sont insuffisantes pour renverser les vérités pratiques. Ces vérités resteront immuables comme le temps qui les a conservées.

Cette marche systématique a beaucoup nui aux progrès de l'art, en faisant négliger la médecine d'observation, dont *Hippocrate* nous a tracé le modèle, et à laquelle on se verra tôt ou tard forcé de revenir.

Remèdes secrets. — Médecine le Roy. J'arrive au charlatan qui vend publiquement par toute la France un poison d'autant plus dangereux, qu'on ne se met point en garde contre son administration. Mais qu'il me soit permis de témoigner ici mon étonnement, de ce que sous un Gouvernement sage, paternel, l'autorité n'ait pas encore pris des mesures suffisantes pour arrêter un aussi criant abus. Dans un livre écrit en dépit du bon sens, le sieur *le Roy* prétend que nous avons en nous une corruption innée, germe naturel de destruction plus ou moins prompte de la vie. Plus ou moins prompte est très-bien trouvé, car chez certains individus cette corruption innée reste stationnaire pendant quatre-vingt-dix ou cent ans. Le sieur *le Roy* a peur que, malgré la corruption innée, il n'y ait excès de population, aussi y met-il bon ordre. Mais qu'elle est donc ce fameux remède? C'est un drastique des plus violens. M. *Orfila*, par des expériences répétées, a prouvé son action irritante même à l'extérieur; que sera-ce donc lorsqu'il sera porté sur le canal digestif? Un rapport, qui fait honneur et à la philantropie et au savoir de M. *Double*, fut adressé, au nom *de toute* l'Académie, à son Excellence le Ministre de l'intérieur. On devait bien s'attendre à voir l'audacieux charlatan être puni sévèrement. Eh bien non! Il est resté paisible distributeur de sa drogue. Véritablement, pour supporter un tel purgatif, il faut avoir des intestins de fer. Les provinces fourmillent de partisans aveugles de ce remède incendiaire. J'ai vu des personnes le prendre par partie de plaisir. N'est-ce pas s'empoisonneur de gaîté de cœur.

Les plaisanteries de l'auteur du malade imaginaire eussent dû, ce me semble, discréditer à jamais la race de ces gens qui purgent ainsi à tort et à travers. Sous la régence, la manie de purger était si grande, que *Chirac*, médecin du duc d'Orléans, purgeait ses malades de deux jours l'un. Combien de personnes veulent-elles être purgées deux fois à la suite d'une maladie! La première purgation, disent-elles, met l'humeur en mouvement, et la seconde l'expulse. Aussi voit-on toujours des fièvres intermittentes, qui avait cessé, être de nouveau provoquées par un purgatif mal administré. Dans le monde, on ren-

contre des gens qui se purgent tous les mois, au commencement de chaque saison, quoique bien portans d'ailleurs. Ces purgatifs suscitent à la surface interne des intestins une irritation passagère, une exaltation des propriétés vitales, des criptes muqueux qui recouvrent la membrane muqueuse, fournissent en peu de temps beaucoup de mucosités; la sécrétion biliaire est accélérée; la fréquence des déjections alvines augmente nécessairement, alors on s'applaudit d'avoir obtenu l'évacuation d'une aussi grande quantité de matières *morbifiques*. Il fallait bien évacuer, dit-on, ces glaires, qui eussent infailliblement causé une maladie; aussi les charlatans débitent-ils une quantité prodigieuse de poudres contres les glaires, et dans Paris même, ne voit-on pas placardé partout les annonces d'un nouveau sirop, d'un élixir antiglaireux. Bientôt un épuisement mortel arrive; mais jamais il ne sera attribué à ces précautions intempestives, à ces remèdes incendiaires. Partout, sur les promenades, s'offrent à la vue l'annonce dégoûtante d'une nouvelle méthode dite *végétale*, très-commode en voyage, en ce qu'elle n'entraîne aucune privation, aucune sujestion; on est guéri radicalement pour cinq francs. Est-il possible de pousser plus loin le charlatanisme le plus déhonté.

Ce serait un beau sujet de thèse que l'histoire des remèdes qui, à l'époque de leur annonce jouirent d'une grande vogue, et qui bientôt sont tombés en désuétude. Le temps est un grand juge, dont les décisions sont tardives, mais desquelles on ne peut rappeler; la saine raison a fait justice de ces millions de remèdes, tous au moins insignifians. Combien de recettes infallibles pour dissoudre les calculs de la vessie! les calculs restent tels qu'ils étaient, et les malades périssent à la suite de cystites affreuses. On rencontre dans le monde des gens dont la tête est remplie de recettes contre les squirrhes, les cancers, pour sécher de vieux ulcères, pour arrêter le flux hémorrhoïdal, les diarrhées chroniques, les flueurs blanches, pour faire disparaître les dartres les plus invétérées, pour guérir radicalement la goutte, la migraine. Que d'accidens généraux entraîne la suppression de ces diverses affections!

Préjugés nuisibles aux femmes en couches.

Purgatifs. Une femme nouvellement accouchée ne se croit pas rétablie si elle n'a point été purgée, et ne manquerait point d'attribuer à cette omission une indisposition qui lui surviendrait plusieurs mois et même plusieurs années après. Il est cependant des cas bien rares, il faut le dire, où les purgatifs sont indiqués; c'est lorsqu'il y a anorexie, inappétence, amertume de la bouche, que la langue est jaune, blanche, sans rougeur, que l'abdomen n'est nullement douloureux, lorsque tout écoulement a cessé vers la cinquième ou sixième semaine après l'accouchement.

Antilaiteux. Il n'est peut être pas d'opinion plus accréditée, plus absurde, que celle des maladies laiteuses. Toute affection, même très-long-temps après les couches, de quelque nature qu'elle soit, est un lait répandu. Cette erreur nuisible, pardonnable aux gens du monde, a été créée et propagée par les médecins anciens, qui, la plupart ignorant les lois de la vie, prenaient les effets pour les causes. De cette ontologie sont nés les dépôts laiteux, les douleurs, les pneumonies, les pleurésies laiteuses. Que les sages-femmes, les gardes-malades soient donc bien persuadées du danger des antilaiteux, et que même ils n'existent pas, que la nature fera tout elle-même si elle n'est point contrariée dans ses intentions.

Vin chaud. L'usage du vin chaud, de l'eau-de-vie poivrée, dans le début des pleurésies, des pneumonies, des coliques, est une erreur très-grave. Presque tous les malades qui entrent aux cliniques ont déjà pris ces remèdes incendiaires : les femmes en couches, les sages femmes ont malheureusement adopté cette pernicieuse habitude. On attend à peine que la délivrance soit faite pour donner à la mère une rôtie au vin, quelquefois de l'eau-de-vie ou autres liqueurs semblables, toujours dans l'intention de soutenir les forces.

Taches de naissance. — Nevi materni. Je ne m'arrêterai certainement pas à combattre une erreur bien généralement adoptée, et cependant si absurde, savoir, que les désirs des mères déterminent constamment chez les enfans qu'elles portent encore dans leur sein, déterminent, disais-je, des marques identiques à ces mêmes désirs; je ne sais vraiment sur quoi baser une semblable opinion; pour moi, rien n'est plus hypothétique, et je suis encore à me demander si bien réellement il existe des personnes, je ne dirai pas des médecins, mais des gens du monde un tant soit peu philosophes qui puissent ajouter foi à de pareilles chimères. L'erreur que je signale est grave et presque générale; je n'espère pas en triompher, elle est trop enracinée; la moitié du genre humain la plus intéressante veut qu'elle se perpétue. Les maris se rangeront du côté de la raison; mais les femmes, à qui j'enlève les moyens de faire accueillir et contenter les fantaisies qui leur surviennent pendant leur grossesse, crieront anathème, et en France leurs opinions, leurs jugemens ont force de loi; mais j'ai cru qu'il ne m'était pas permis de transiger, je devais signaler l'erreur comme très-dangereuse.

Langes. A peine l'enfant a-t-il respiré, à peine jouit-il de la liberté de se mouvoir, d'étendre ses membres, qu'on lui donne de nouveaux liens; il est entouré de linges et de bandages, il ne peut changer de position; heureux s'il n'est pas serré au point de ne pouvoir respirer, il était moins à l'étroit dans le sein de sa mère; la circulation du sang doit être nécessairement gênée. Comment une contrainte aussi cruelle pourrait-elle ne pas arrêter le développement de sa constitution; aussi voit-on ces enfans crier presque continuellement. Nourrices barbares, les premiers dons que ces êtres si intéressans reçoivent de vous sont des chaînes; d'où vient cet usage déraisonnable? d'une coutume, d'un égoïsme impardonnable! Depuis que les mères, méprisant leurs premiers devoirs, n'ont plus voulu nourrir leurs enfans, il a fallu les confier à des femmes mercenaires, qui, se trouvant ainsi nourrices d'enfans étrangers, n'ont cherché qu'à ménager leurs peines; il eût fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté;

mais quand il est bien lié, on le jette dans un coin sans plus s'émouvoir par ses cris. C'est surtout dans la campagne que les médecins sont témoins de cette cruelle indifférence, dans les départemens où abondent les enfans trouvés de la capitale; aussi combien de victimes! Je puis assurer que trois sur dix, tout au plus, arrivent jusqu'à l'âge adulte.

Écoutons maintenant parler le philosophe de Genève: « On prétend dans le monde que les enfans en liberté peuvent se donner des mouvemens capables de nuire à la conformation de leurs membres. C'est encore un de ces raisonnemens spécieux que jamais l'expérience n'a confirmé. Chez les autres peuples, où les enfans sont abandonnés à eux-mêmes, voit-on plus de blessés que chez nous. »

Allaitement. Que quelques mères osent nourrir, la mode sera bientôt regardée comme tyrannique; d'autres mères auront bientôt secoué le joug; elles rempliront avec une vertueuse intrépidité un devoir si doux que la nature leur prescrit. J'insisterais encore, si je ne craignais d'être moi-même importun au sexe le plus aimable, le plus digne de pardon. *Jean-Jacques* rendit assurément un service signalé à la société, en portant les mères à allaiter elles-mêmes leurs enfans. Mais le peuvent-elles toujours? Non, malheureusement non : il devient quelquefois urgent de substituer une nourrice pleine de vigueur, de santé, à une mère mal portante, délicate, phthisique. Il faut donc, en général, pour qu'un enfant fournisse une longue carrière exempte de toutes les infirmités, il faut le laisser libre de tous les mouvemens dont il est capable, ne lui donner aucun médicament sans les avis d'un médecin éclairé, le préserver soigneusement du froid dans les premiers mois de sa naissance, puis l'y habituer peu à peu; ne pas le forcer à se servir de ses membres avant qu'ils aient acquis le développement convenable.

Sevrage. On sévre trop tôt, en général. On pourrait bien, surtout en France, adresser aux mères quelques reproches à ce sujet. Elles

aiment trop leurs plaisirs; elles ne peuvent se résoudre à se priver des bals, des spectacles, de la promenade; les enfans sont nécessairement négligés. Les Géorgiennes, les plus belles femmes du monde, nourrissent leurs enfans ; aussi conservent-elles long-temps leur fraîcheur jusqu'à un âge très-avancé. L'époque du sevrage est difficile à déterminer, j'en conviens ; on ne peut en fixer l'époque : la nature du lait, le travail de la dentition plus ou moins précoce, plus ou moins difficile, la constitution de l'enfant, sont autant de circonstances qu'il importe d'examiner lorsqu'il s'agit de prononcer si un enfant peut être sevré.

Hochets. On pense faciliter la dentition en donnant à l'enfant, pour hochet, un corps dur, comme l'ivoire, l'argent. Loin d'amollir les gencives, ces corps les durcissent et arrêtent leur déchirement. « On ne sait plus être simple en rien, dit *Jean-Jacques*, pas même « avec les enfans : des grelots d'or, d'argent, de corail, de cristaux à « facettes ; que d'apprêts inutiles et pernicieux! Des morceaux de « racine de guimauve, une tête de pavot, dans laquelle on entend « sonner les graines, un bâton de réglisse les amuseront tout autant « que ces magnifiques colifichets. »

Corsets. Je ne prétends pas du tout que l'on doive interdire aux femmes l'usage du corset; non, mais je voudrais qu'il ne fût employé chez les jeunes personnes que lorsque la poitrine et le bassin auraient acquis tout leur développement; encore y voudrais-je toujours les modifications qu'on y a apporté depuis quelques années (1) : je veux parler des élastiques, qui remplissent si avantageusement les buscs de fer, d'acier, de bois, de baleine; alors la poitrine, l'abdomen, pourront se développer. A la vérité, nous ne verrions plus de ces tailles sveltes, de ces tournures si élégantes; mais le bassin serait

(1) MM. *Ratier* et *Guibal* ont trouvé le moyen de faire une toile élastique en fils de caoutchouc.

aussi proportionnellement plus large. Je ne retracerai point ici le tableau des maladies terribles auxquelles expose les femmes un peu trop de coquetterie : elles les connaissent; il ne leur manque que le courage de se mettre au-dessus des préjugés, au-dessus de la mode, ce tyran impérieux qui leur fait tant de mal et qu'elles encensent malgré tout.

Cosmétiques. Plaire est le but des constans efforts des femmes; mais, ingrates envers la nature, qui leur a donné tant de moyens de l'atteindre, elles cherchent dans des supplémens artificiels et dangereux des sources nouvelles de beauté. Elles oublient que la propreté sans recherches, l'élégance et les grâces naturelles du corps et de l'esprit, l'enjouement et la pudeur sont les plus puissans cosmétiques. Je dois cependant en convenir, les femmes d'aujourd'hui ont presque toutes renoncé à cet attirail dangereux de pommades, de rouge, etc., elles paraissent telles qu'elles sont; je doute fort que les dames du haut rang, qui en faisaient un si grand usage autrefois, consentissent à s'en servir encore, malgré le penchant si fortement prononcé de retourner aux coutumes du temps passé. Qu'elles soient donc bien persuadées que toutes ces préparations métalliques ne sont propres qu'à faire arriver à grands pas une vieillesse anticipée, qu'à altérer la peau, ternir son éclat naturel, empêcher la transpiration, déterminer l'apparition de dartres, de boutons, d'érysipèles, d'ophtalmies, etc. : des lotions d'eau tiède ou froide simple, la pâte d'amandes, sont les seuls cosmétiques innocens. Pour les cheveux, les peigner souvent, les laver, les tresser avec soin, voilà tout l'apprêt qui leur convient. Les gens du monde sourieront dédaigneusement peut-être en pensant qu'un médecin s'est occupé d'objets bien peu importans; mais j'ai cru que rien de tout ce qui concerne la moitié la plus intéressante du genre humain n'était indigne de la sollicitude du médecin.

Inhumations précipitées. Tant d'individus sont revenus à la vie après plusieurs jours de mort apparente, tant d'autres ont été enterrés vi-

vans, qu'il faudrait être tout à fait sceptique pour regarder comme illusoire le danger des inhumations précipitées. L'auteur de Manon Lescaut, l'abbé Prévost, tombe frappé d'apoplexie dans la forêt de Chantilly; on le transporte chez le curé du village voisin, et la justice ordonne que le corps soit ouvert. Au premier coup de scalpel l'abbé pousse un cri, mais il était trop tard, il ne revit la lumière que pour sentir toute l'horreur de la mort par laquelle il périssait. Je ne tarirais pas si je voulais rapporter toutes les méprises auxquelles l'état de mort apparente a donné lieu : les ouvrages de *Winslow*, de *Louis*, de *Bruhier* en fourmillent. Je pourrais citer l'exemple d'une jeune personne hystérique, chez laquelle la circulation, la respiration paraissaient certainement bien éteintes pour toujours, qui resta dans cet état trois jours entiers; sa mère ne voulut jamais consentir à s'en séparer ; elle eut la consolation de voir que ses pressentimens étaient fondés. Le danger des inhumations précipitées a été reconnu dès la plus haute antiquité; et même, rendons justice à qui il appartient, les anciens avaient plus de précautions que nous pour prévenir les événemens fâcheux auxquels elles peuvent donner lieu. Chez les Grecs, le délai du moment de la mort à celui des funérailles variait suivant les différentes cités : à Athènes, ce délai était de trois jours; dans d'autres villes, on différait jusqu'au sixième jour. Les détails des cérémonies funèbres, chez les Romains, prouvent tout à la fois le respect qu'ils avaient pour les dépouilles mortelles de leurs concitoyens et les précautions qu'ils croyaient nécessaires pour prévenir de fatales erreurs ou déjouer des trames criminelles. Les morts étaient conservés cinq jours entiers ; après avoir été lavés, parfumés, recouverts d'une robe, ils étaient placés sur un lit, à l'entrée des maisons, la figure découverte, afin qu'on pût examiner l'état des yeux, de tout le facies, et qu'exposés ainsi au grand air la vie put se ranimer si elle n'était pas réellement éteinte. Eh bien, malgré toutes ces précautions, des méprises fatales ont encore eu lieu.

Avicula, personnage consulaire, rapporte *Pline* le naturaliste, placé sur un bûcher après avoir été jugé bien mort, fut ranimé par

le feu : en vain donna-t-il des signes de vie, il devint la proie des flammes avant d'avoir pu être sauvé. Sans avoir poussé les précautions à cet égard aussi loin que les anciens, les modernes ont senti néanmoins l'importance pour toute la société de ne pas abandonner l'époque des inhumations à la volonté de chacun.

En Angleterre, le délai du moment de la mort à celui des funérailles est de quarante-huit heures; et des réglemens de police, sévèrement et strictement observés, défendent d'enterrer aucun corps avant que des médecins experts aient examiné si la mort n'a été produite ni par le fer, ni par le poison ou autres moyens criminels.

Officiers de l'état-civil, c'est à vous que le souverain et la loi ont confié l'importante fonction de veiller sur les citoyens jusqu'à l'entrée du tombeau; soyez inflexibles, déployez toute votre autorité légale pour réprimer de pernicieux abus.

Qu'il y ait pour chaque quartier un médecin spécialement chargé de constater la réalité de la mort et donner déclaration à l'état civil. Qu'on revienne à la prudente coutume de nos pères. J'ai vu cette coutume partout en vigueur dans un pays de beaucoup inférieur au nôtre en civilisation (en Espagne) : on y laisse les morts la face découverte jusqu'au moment de l'inhumation.

Comme il n'entre pas dans mon plan d'établir quels sont les signes certains de la mort, ni les diverses circonstances où la mort peut n'être qu'apparente, je passe outre.

Noyés. Les moyens employés par le peuple pour rappeler à la vie les infortunés asphyxiés par submersion, m'ont paru tellement ridicules, tellement dangereux, qu'il m'est impossible de ne pas m'y arrêter un instant; c'est un sujet bien digne d'intérêt, et sous le rapport de la médecine pratique et sous le rapport purement philanthropique. Quelles jouissances plus vives que celles de pouvoir rendre la vie à un individu qui en semblait devoir être privé pour toujours. Honneur à l'illustre et si modeste M. *Pia*, pour son zèle infatigable dans

l'établissement des boîtes pour les noyés, répandues maintenant dans toute la France et dans l'Europe entière. Dans le monde, on veut que les noyés aient de l'eau dans l'estomac ; souvent ces malheureux sont retirés de l'eau bien à temps pour que des soins éclairés les rappellent à la vie ; on les suspend par les pieds, ils meurent apoplectiques, ou, s'ils ne donnent à l'instant même des signes de vie, on les abandonne. Que les gens du monde sachent donc que des submergés ont été rappelés à la vie après plusieurs heures de séjour dans l'eau ; qu'ils soient bien persuadés que la vie peut subsister, quoique d'une manière inappréciable, pendant des jours entiers. Ne cessons donc pas nos efforts aussi promptement. *Tissot* rapporte le fait suivant d'une submersion d'une demi-heure : « *Frank* affirme avoir réussi à rappeler à la vie un submergé de trois heures ; *Boërhaave*, après six heures. » L'on ne peut donc pas être bien certain que les infortunés, lorsque nous les croyons le plus décidément morts, ne restent pas plusieurs heures dans un état syncopique duquel ils peuvent revenir.

Gelés. — Contraria contrariis curantur. Voilà le grand axiome des gens du monde. Un individu a-t-il été exposé à un froid intense, ses membres sont congelés, on s'empresse de l'exposer au feu ; mais les parties, obéissant comme des corps inertes à l'action du calorique, s'en laissent pénétrer, les liquides sont raréfiés ; les vaisseaux, dilatés, sont rompus, et la gangrène arrive. C'est ainsi que succombèrent pendant la mémorable, mais bien désastreuse campagne de Russie, tant de braves guerriers qui avaient bravé le soleil des Pyramides et qui ne purent de même braver les glaces de la Néwa : ils sont morts, mais ils ont prouvé à l'Univers étonné que les élémens seuls pouvaient les vaincre. Ils entraient dans les maisons, et tout aussitôt leurs membres étaient congelés. Que doit faire le médecin ou toute autre personne pour rappeler à la vie un malheureux asphyxié par le froid ? Le déshabiller d'abord, puis le plonger dans la neige et le frotter avec cette même neige, principalement sur le trajet des gros vaisseaux, puis avec des linges trempés dans de l'eau très-froide, puis avec de

l'eau dégourdie, en dirigeant toujours les frictions de l'épigastre aux extrémités. Dès que la rigidité a diminué et qu'un peu de chaleur se sera fait sentir, on placera le malade dans un lit froid et on continuera de lui faire des frictions sèches; enfin ce n'est que lorsque la chaleur et la souplesse naturelles seront revenues que l'on emploiera des excitans d'une autre nature. Au rapport de *Hilden*, les habitans du pôle, chez qui la congélation peut être endémique, n'emploient jamais autre chose que les frictions avec la neige. Ne semble-t-il pas que là, comme ailleurs, la nature ait placé le bien à côté du mal? On a vu revenir à eux des hommes qui étaient gelés depuis vingt-quatre heures et même trente-six. *Vicq d'Azir*, dans l'Encyclopédie, rapporte une observation extraite des Mémoires de *Stackelm*, dans laquelle un naufragé, trouvé sur un rocher, fut rappelé à la vie après un temps beaucoup plus long encore.

Rage. C'est surtout dans le traitement de la rage que les remèdes secrets et les pratiques mystérieuses abondent. Une pitié cruelle croyait abréger les derniers momens des infortunés atteints de la rage. On étouffait ces malheureux entre deux matelas; on les saignait aux quatre veines; on les étranglait. Grâces aux progrès de la civilisation, ces moyens horriblement barbares ont été abandonnés. Maintenant dès qu'un individu a des convulsions, horreur de l'eau, on le croit enragé. Le fatal préjugé ne permet pas un plus ample examen; le malheureux sera victime d'une prévention trop répandue, et de l'effroi qu'inspire son état. Les gens du monde ne savent pas que l'hydrophobie se présente tous les jours dans l'hystérie, la nymphomanie, la folie; qu'on la remarque encore dans des fièvres d'un mauvais caractère, dans certaines angines. L'examen du médecin est donc indispensable pour éviter de funestes méprises. On a vu l'hydrophobie se déclarer chez une femme chaque fois qu'elle devenait grosse. Jamais cette malheureuse ne put vaincre l'aversion prononcée qu'elle avait pour les liquides. La grossesse passée, elle reprenait ses goûts ordinaires. Une affection aussi terrible a dû nécessairement fixer l'attention des médecins.

Avouons-le franchement, toutes les médications les plus ingénieuses, les plus rationnellement combinées, ont eté jusqu'ici infructueuses pour combattre la rage déclarée. Le médecin voit périr, au milieu des convulsions les plus affreuses, les malheureux atteints de cette cruelle affection. Quelle position plus affligeante! et on voit des charlatans vendre, avec *approbation et privilége*, une multitude de prétendus spécifiques! La cautérisation peut seule prévenir le développement de la maladie. Sur dix-sept personnes mordues par un chien, deux négligèrent ce moyen pour faire usage de je ne sais quelle drogue alors regardée comme spécifique : l'une périt le dix-neuvième jour, l'autre le vingt-troisième, après avoir été mordues ; les quinze autres, dont les plaies avaient été cautérisées, n'éprouvèrent aucun accident. Jamais les charlatans ne prescriront la cautérisation : ce moyen effraie, et n'a rien de mystérieux. Mais l'efficacité de la cautérisation bien constatée, à quoi bon recourir à un médecin? c'est une médication si simple, dit-on; le dernier maréchal du village s'en acquittera parfaitement; et, lorsque la plaie sera voisine d'une artère, d'un nerf importans, on verra des paralysies, des hémorrhagies mortelles. Des connaissances exactes d'anatomie sont encore nécessaires.

Vulnéraires. Après un coup, une chute, une commotion violente, les gens du monde ne connaissent que les vulnéraires. Demandez aux personnes qui administrent ces remèdes quel est le but qu'elles se proposent; elles vous diront qu'elles ont toujours agi ainsi. Elles ont bien certainement le désir d'être utiles ; je le crois : mais tous les vulnéraires, n'étant autre chose que des infusions de plantes aromatiques dans l'alcohol, ont certainement une vertu stimulante, et enflammeront la partie. Combien de fois n'a-t-on pas vu l'inflammation des membranes du cerveau par l'usage des vulnéraires? Dans le département où je dois exercer on vante beaucoup un baume particulier : il est bon pour tout, pour les coups, pour les plaies. J'en ai vu quelques-unes qu'il eût suffi de laver et d'en rapprocher les bords, la ci-

catrisation n'eût certainement pas tardé. Au lieu de ces indications si simples, on les couvre de compresses imbibées du baume fameux ; la suppuration arrive, la gangrène quelquefois, et alors des moyens terribles, mais indispensables, doivent être employés pour éviter de plus grands désordres.

Inspection des urines. Est-il possible de juger une maladie sur l'inspection seule des urines? Leur couleur, leur densité sont sujettes à tant de variations dans la même maladie, qu'il est bien constant que ce signe isolé ne peut être d'aucun secours pour le diagnostic d'une maladie.

Cependant, combien la confiance du peuple aux uromanciens est grande! elle serait bien risible si elle était moins funeste. *Boërhaave* disait qu'il fallait être dans le délire pour juger d'après les urines. L'université de Londres fit défendre à ses membres de juger les maladies par les urines. En France, on va jusqu'à prétendre reconnaître si une femme est enceinte, et mille autres merveilles semblables. Je déplore cet aveuglement, je le signale; mais l'adresse, la cupidité, l'ignorance, entretiendront encore long-temps cet abus.

Douleurs syphilitiques. Un individu est tourmenté par des douleurs vagues ; la nuit surtout ces mêmes douleurs se font sentir cruellement. Le médecin éclairé, sage, prudent dans son diagnostic, voudra s'éclairer davantage avant de prononcer. Certaines douleurs névralgiques présentent le même phénomène. Mais le vulgaire a porté son jugement : ce sont des douleurs syphilitiques, et le mercure sous toutes les formes est prescrit avec un calme de conscience vraiment étonnant; et de là, combien d'accidens ! Si les douleurs guérissent, on dit que nécessairement elles étaient syphilitiques, sans convenir que bien d'autres affections, qui ne le sont nullement, guérissent cependant très-bien par l'administration de ce médicament. Quelquefois la guérison n'arrive pas assez vite : on double, on triple les doses. J'en ai vu un bien triste exemple, l'individu est mort fou.

Magnétisme animal. J'eusse bien voulu pouvoir consacrer quelques pages à l'exposé de la doctrine des magnétiseurs. Mais cette question est trop importante pour pouvoir être traitée aussi brièvement que j'ai été contraint de le faire pour les autres questions.

Ce proverbe : *Le vin est le lait des vieillards*, fait tomber dans des excès journaliers des gens âgés, qui ne veulent pas même se priver de vin pendant leurs maladies. On ne peut se persuader combien ces excès hâtent et aggravent chez les vieillards les maladies du cœur et de l'encéphale. Le vieillard doit user de peu de vin et d'une alimentation assez réparatrice sous un petit volume, afin qu'il puisse, sans les frais d'une longue digestion, retremper complètement ses forces.

Canicule, bains. On redoute de se baigner durant la canicule : il est reconnu dans le monde que les bains sont dangereux pendant cette partie de l'été ; aussi une grande partie de la population des villes est-elle privée d'un exercice salutaire ; seulement il faut prendre quelques précautions : ainsi, il sera mieux de se baigner le matin ou le soir, et non pendant la plus forte chaleur du jour. Il y a cependant quelque chose de vrai : dans les campagnes, à l'époque du mois d'août, règnent des fièvres intermittentes assez rebelles, et on les attribue aux bains. Cette idée est admissible ; c'est à cette époque que toutes les petites rivières, les ruisseaux, les étangs sont remplis de chanvre, que l'on y fait tremper pendant des mois entiers. C'est dans ces mêmes ruisseaux, que les enfans vont se baigner ; ils restent long-temps exposés à l'odeur infecte que ces substances végétales répandent incessamment. Que les magistrats ne dédaignent plus de s'éclairer des lumières des médecins ; qu'ils deviennent plus philanthropes, et l'on verra disparaître ces cloaques où l'on met rouir le chanvre, dont le moindre inconvénient est de rendre les voies publiques impraticables ; on verra également s'éloigner des habitations ces eaux stagnantes

d'où s'exhalent des miasmes si pernicieux à la santé de nos bons villageois.

Conclusion. Animé du désir d'être utile, j'ai signalé les erreurs principales. Comment, sur des matières aussi importantes, aurais-je pu prétendre tout dire? On m'accusera, sans doute, d'être resté bien loin du but que je devais atteindre. Je n'ai point eu l'intention de personnaliser, mais bien seulement de faire connaître les dangers auxquels s'exposent les personnes qui s'en laissent imposer par les donneurs d'avis, par les commères, par les gardes-malades, les herboristes. J'ai voulu livrer à la justice du public éclairé ces actes scandaleux dont les médecins sont si souvent témoins. Puisse ce travail être de quelque utilité! c'est le but que je me suis proposé. Je serai bien grandement récompensé de mes peines; j'aurai fait mon devoir, je serai satisfait.

Da veniam scriptis quorum non gloria nobis
Causa, sed utilitas officiumque fuit.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Erysipelas foris quidem intrò verti non bonum, intùs vero foras bonum. *Sect.* 6, *aph.* 25.

II.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

III.

Attenuata longo tempore corpora, lentè reficere oportet; quæ verò brevi celeriter, *Sect.* 2, *aph.* 7.

IV.

Quibus in febre ad dentes viscosa circumnascuntur, his febres vehementiores. *Sect.* 4, *aph.* 54.

V.

Ubi somnus delirium sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 4.

VI.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. *Sect.* 1, *aph.* 1.